

lever et à se dégager de ses ennemis. En un clin d'œil il sauta en selle et brandit sa bonne lance. D'autres soldats arrivèrent bientôt : le bruit des armes parvenant aux oreilles des Espagnols acharnés à la poursuite, ils rebroussèrent chemin, et après une lutte acharnée, ils chassèrent les Indiens de la ville. La cavalerie qui revenait de balayer la campagne leur coupa la retraite, et ainsi pris entre deux colonnes ils furent taillés en pièces, excepté ceux qui se sauvèrent en se jetant dans le lac (12).

C'était le plus grand danger personnel que Cortés eût encore couru. Sa vie avait été au pouvoir des Indiens, qui l'auraient immolé sans doute, sans leur extrême désir de le faire prisonnier. Plus d'une fois les Espagnols durent leur salut dans la mêlée à la même cause. Le lendemain Cortés demanda, dit-on, le Tlascalan qui était venu si vaillamment à son secours, et n'ayant pu en avoir des nouvelles, il fit honneur de son salut à son patron saint Pierre (13). On comprend qu'il ait pu croire à cette intervention d'un bon génie pour l'arracher à un sort aussi affreux qu'était celui des captifs. Il fallait, quel que fût le but auquel tendait le général, un cœur bien ferme pour braver un pareil péril, et pourtant ce péril, les compagnons de Cortés l'affrontaient comme lui et pour de moindres récompenses.

L'époque de notre histoire appartenait encore aux siècles de

(12) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 226. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 8. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21.

C'est le récit du général lui-même. Diaz, toutefois, dit que Cortés fut redevable de son salut à un Castillan nommé Olea, soutenu par plusieurs Tlascalans, et que son sauveur reçut lui-même plusieurs blessures en cette circonstance. (*Hist. de la conq.*, cap. 143.) C'est une affaire néanmoins dont Cortés devait être instruit mieux que personne, et qui n'était pas de nature à lui sortir de la mémoire. Le vieux soldat l'aura probablement confondue avec une autre aventure semblable de son général.

(13) « Otro día buseó Cortés al Indio, que le socorrió; i muerto, ni vivo no pareció; i Cortés, por la devocion de san Pedro, juzgó que él le avia ayudado. » Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 8.

la chevalerie, à cet âge d'exaltation et d'aventures dont il est difficile de se former une idée dans notre siècle de sobre et froide réalité. L'Espagnol, avec son point d'honneur chatouilleux, son amour du romanesque et son orgueil un peu fanfaron, était le vrai héros de cette vie poétique; mais en général les Européens ne s'étaient pas encore initiés aux habitudes sédentaires du lettré studieux, aux divers métiers de l'industrie et du commerce, à la patiente culture de la terre; occupations et travaux qu'on laissait volontiers aux habitants encapuchonnés des cloîtres, aux humbles bourgeois des villes et aux misérables serfs. Les armes étaient la seule profession digne d'un noble sang, la seule carrière qu'un généreux cavalier pût parcourir avec honneur. Le Nouveau-Monde avec ses étranges et mystérieux dangers lui offrait un noble théâtre, et l'Espagnol s'y lançait avec tout l'enthousiasme d'un paladin de roman.

D'autres nations parurent aussi dans le Nouveau-Monde, mais avec un but différent. Les Français envoyèrent leurs missionnaires pour porter la foi parmi les païens, et ces nouveaux apôtres, dans leur sublime abnégation, semblaient n'ambitionner d'autre couronne que celle du martyr. Les Hollandais avaient aussi leur mission toute positive et toute profane. Un trafic lucratif avec les indigènes payait amplement leurs peines. Quant à nos ancêtres les puritains, poussés par le véritable génie des Anglo-Saxons, s'ils abandonnaient leurs foyers de la verte Angleterre et allaient planter leurs tentes dans le désert, c'était pour y jouir au moins de la liberté civile et religieuse. Mais l'Espagnol accourait dans le Nouveau-Monde en véritable chevalier errant, cherchant des aventures et les plus périlleuses, car il semblait aimer le danger pour le danger même. Toujours prêt à saisir la lance ou l'épée pour la foi, lorsqu'il poussait son vieux cri de guerre de « San Yago, » il s'imaginait combattre sous la bannière même de l'apôtre, et son bras eût défié cent infidèles! — Déjà la chevalerie touchait à son déclin; mais l'Espagne, la romanesque Espagne, était le pays que ce brillant soleil aimait à illuminer de ses derniers rayons.

L'obscurité n'était pas encore venue lorsque Cortés et ses compagnons rentrèrent dans la ville. Le premier acte du général fut de monter sur un *téocalli* voisin pour reconnaître le pays. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était de nature à glacer un cœur moins hardi que le sien. La surface du lac salé était noircie par la multitude des canots, et sur la longue chaussée on distinguait des bataillons indiens en marche vers le camp chrétien. Guatemozin n'avait pas plus tôt appris l'arrivée des hommes blancs à Xochimilco, qu'il avait rassemblé des forces considérables pour venir au secours de la ville. Ces forces étaient en marche, et, la capitale n'étant située qu'à quatre lieues de distance, elles devaient arriver aux approches de la nuit (14).

Cortés se hâta de faire ses préparatifs de défense. Il plaça un corps de piquiers sur le point où les Aztèques semblaient devoir débarquer. Il doubla les sentinelles, et, accompagné de ses principaux officiers, il fit plusieurs rondes dans le cours de la nuit. Ce qui ajoutait à ses inquiétudes, c'est que les traits d'arbalètes étaient presque épuisés. Les archers en préparaient en toute hâte et y ajustaient des pointes de cuivre, dont l'armée était abondamment pourvue. On dormit peu cette nuit-là dans le camp espagnol (15).

La nuit s'écoula toutefois sans qu'on fût attaqué. Le temps, sans être orageux, était fort obscur. Mais si les sentinelles ne pouvaient rien voir, elles entendaient distinctement le bruit d'un grand nombre de rames à peu de distance du rivage. Toutefois les hommes qui montaient les canots ne se hasardèrent

(14) « Por el agua á una muy grande flota de canoas, que creó, que pasaban de dos mil; y en ellas venian mas de doce mil hombres de guerra; é por la tierra llegó tanta multitud de gente, que todos los campos cubrian. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 227.

(15) « Y acordóse que huviesse muy buena vela en todo nuestro real, repartida á los puertos, é azequias por donde auian de venir á desembarcar, y los de acuallo muy á punto toda la noche enillados y enfrenados, aguar dando en la calçada, y tierra firme, y todos los capitanes, y Cortés con ellos, haziendo vela y ronda toda la noche. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 143.

pas à terre, prévoyant sans doute les préparatifs faits pour les recevoir. Ce fut au point du jour que tous les Indiens furent sous les armes. Sans attendre les Espagnols, ils les assaillirent dans leurs propres quartiers.

Les Espagnols, rassemblés sur le terrain qui entourait un des *téocallis*, avaient le désavantage dans la ville, dont les rues et les carrefours étroits, couverts pour la plupart d'un ciment poli et glissant, offraient un grand obstacle aux manœuvres de la cavalerie. Mais Cortés se hâtant de former ses arquebusiers et ses arbalétriers, dirigea sur l'ennemi un feu si vif et si bien nourri qu'il le mit bientôt en désordre et le força à se replier. L'infanterie, avec ses longues piques, suivit le mouvement; et la cavalerie chargeant à son tour les Aztèques au grand galop lorsqu'ils furent refoulés hors de la ville, les chassa jusqu'à plusieurs milles sur la terre ferme.

Parvenus toutefois à cette distance, les Aztèques furent rejoints par des renforts considérables, et se rallièrent de nouveau. Les cavaliers espagnols, entraînés à leur tour par le reflux de la bataille, coururent à bride abattue vers la ville; mais ils rencontrèrent bientôt le gros de l'armée qui s'avancit rapidement à leur secours. Ainsi soutenus, ils retournèrent à la charge. Le choc des deux armées fut terrible, et la victoire, quelque temps indécise, allait et venait d'un étendard à l'autre; des clameurs confuses s'élevaient dans l'air; le cri de guerre des sauvages Indiens se mêlait à celui des Espagnols, son plus étrange encore sur ces plages inconnues. La valeur castillane ou plutôt la discipline et les armes européennes finirent par triompher. L'ennemi faiblit et se replia d'abord pas à pas; mais cette retraite se changea bientôt en déroute, et les Espagnols restèrent maîtres du champ de bataille après un grand carnage.

Xochimilco était une ville opulente, remplie des produits de l'industrie indienne, d'étoffes de coton, d'ornements d'or, d'ouvrages en plumes et d'autres articles de luxe ou de première nécessité, qui fournirent de riches dépouilles aux soldats. Pendant le pillage, un parti ennemi débarquant soudain de ses canots,

tomba sur quelques trainards chargés de butin et fit quatre prisonniers. Cet accident causa une plus douloureuse sensation parmi les troupes que si l'armée avait perdu dix fois le même nombre d'hommes sur le champ de bataille. Il était rare qu'un Espagnol se laissât prendre vivant. En cette circonstance, les malheureux avaient été les victimes d'une surprise. Traînés dans la capitale, ils y furent bientôt sacrifiés. Par ordre du jeune et féroce souverain des Aztèques, on leur coupa les bras et les jambes pour les envoyer dans les différentes villes, avec l'assurance que tel serait le sort des ennemis de Mexico (16).

Les Indiens faits prisonniers dans cette affaire apprirent à Cortés que les forces déjà envoyées contre lui par Guatemozin ne formaient qu'une faible partie des levées qu'il avait ordonnées; sa politique était de faire marcher détachement après détachement, dans l'espoir que les Espagnols, bien que victorieux dans ces rencontres particulières, finiraient par succomber d'épuisement, et seraient ainsi vaincus en quelque sorte par leurs propres victoires.

Les soldats ayant saccagé la ville, Cortés ne se soucia pas d'y attendre de nouveaux assauts de l'ennemi. Le matin du quatrième jour après son arrivée, il passa la revue de ses troupes dans une plaine voisine. Un grand nombre de soldats fléchissaient sous le poids du butin. Le général en fut affligé. Il leur dit qu'ils avaient à traverser un pays très-peuplé et tout en armes pour leur disputer le passage. Leur sûreté exigeait qu'ils fussent le moins possible encombrés de bagages.

(16) Diaz raconte que les membres des victimes furent coupés avant le sacrifice. « Manda cortar pies y brazos á los tristes nuestros compañeros, y las embia por muchos pueblos nuestros amigos de los que nos auian venido de paz, y les embia á dezir, que ántes que bolvamos á Tezcuco, piensa no quedará ninguno de nosotros á vida, y con los coraçones y sangre hizo sacrificio á sus ídolos. » (*Hist. de la conq.*, cap. 143.) Cela n'est pas très-probable. Les Aztèques ne torturaient pas leurs ennemis, comme les Indiens de l'Amérique du Nord, par pure cruauté, mais pour se conformer aux rites sanglants de leur culte.

La vue de ces riches dépouilles ne pouvait qu'exciter la convoitise des ennemis et les attirer comme des vautours affamés à la curée. Mais son éloquence fut sans effet sur des hommes qui lui dirent nettement qu'ils avaient le droit de jouir du fruit de leurs victoires, et qu'ils sauraient bien défendre avec leurs épées ce qu'ils avaient conquis avec leurs épées.

Le général ne voulut pas lutter davantage contre leur avarice. Il ordonna de placer le bagage au centre, sous l'escorte de quelques cavaliers, divisant le reste entre le front de bataille et l'arrière-garde, où il fit aussi stationner ses arquebusiers et ses arbalétriers, comme au poste le plus exposé. Ayant pris ces dispositions, il se remit en marche, après avoir mis le feu aux édifices les plus combustibles de Xochimileo, en représailles de la résistance qu'il y avait rencontrée (17). La lueur de l'incendie, reflétée dans les airs et sur la vaste surface du lac, apprenait aux habitants de ses rives que les funestes étrangers prédits par les oracles étaient enfin descendus comme la flamme du ciel dans ces belles régions pour les dévaster (18).

De petits corps ennemis se montraient de temps en temps à distance; mais ils n'osaient pas attaquer l'armée dans sa marche, et elle parvint avant midi à Cojohuacan, grande ville située à deux lieues de Xochimilco. On ne pouvait guère parcourir cette partie populeuse de la vallée sans ren-

(17) « Y al cabo dejándola toda quemada y asolada nos partimos; y cierto era mucho pora ver, porque tenia muchas casas, y torres de sus ídolos de cal y canto. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 228.

(18) « Pour les autres détails des combats livrés à Xochimilco, voyez Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 23, cap. 21. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 8-11. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 18. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 87-88. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 143.

Le récit de ces combats par le conquérant lui-même manque de son habituelle lucidité, par excès peut-être de concision. Le fait est qu'il règne sur les événements de ce chapitre une confusion extraordinaire, même parmi les contemporains. Il est rare que deux récits de bataille coïncident sur tous les points; le cercle d'observation de chaque individu est nécessairement très-limité.

contrer une ville considérable, souvent la capitale de ce qui avait été un état indépendant. Les habitants, membres de diverses tribus, parlant des dialectes quelque peu différents, appartenaient à la même grande famille de nation qui était venue de la région réelle ou imaginaire d'Aztlan, au loin dans le nord-ouest. Groupées sur les rivages de leur mer Alpine, ces petites communautés conservèrent, après leur incorporation dans la monarchie aztèque, le même esprit de rivalité. Cette émulation développa leur intelligence comme celle des villes de la Méditerranée au moyen âge, et éleva la vallée mexicaine à un plus haut degré de civilisation que la plupart des autres contrées de l'Anahuac.

La ville où l'armée venait d'arriver avait été désertée par ses habitants. Cortés s'y arrêta deux jours pour laisser reposer ses troupes et soigner les blessés (19). Il employa ce temps à reconnaître le territoire environnant, et, suivi d'un fort détachement, il descendit sur la chaussée qui conduisait de Cojohuacan à la grande avenue d'Iztapalapan (20). Au point d'intersection, nommé Xoloc, il rencontra une solide barrière ou fortification derrière laquelle une troupe de Mexicains était retranchée. Leurs archers firent quelque mal aux Espagnols lorsqu'ils arrivèrent à une portée de flèche. Mais ces

(19) Cette ville, si bien située, devint après la conquête une des résidences favorites de Cortés. Il y fonda un couvent de femmes, et ordonna dans son testament d'y transporter ses cendres, en quelque lieu du monde qu'il pût mourir. « Que mis huesos — los lleven á la mi villa de Coyoacan, y allí les den tierra en el monasterio de Monjas, que mando hacer y edificar en la dicha mi villa. » *Testamento de Hernan Cortés*, Ms.

(20) D'après l'archevêque Lorenzana, ce serait la moderne *calzada de la piedad*. (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 229, note.) Mais il n'est pas aisé de concilier cela avec la carte savante que M. de Humboldt nous a donnée de la vallée. Un court embranchement qui venait de cette ville à l'époque des Aztèques, rejoignait obliquement la grande avenue du midi par où les Espagnols entrèrent dans la capitale. Les eaux qui entouraient autrefois complètement Mexico, s'étant retirées dans leur étroit bassin, l'aspect du pays a subi de grands changements, et quoique les fondations des principales chaussées existent encore, il n'est pas toujours facile de distinguer les vestiges des anciennes avenues.

derniers, leur faisant face intrépidement malgré une grêle de traits, les chassèrent de leur position après une lutte obstinée (21). Cortés avança alors un peu plus loin sur la grande chaussée d'Iztapalapan; mais il en vit l'autre extrémité toute noircie d'innombrables guerriers, et comme il ne se souciait pas d'engager des hostilités inutiles, ses munitions commençant surtout à s'épuiser, il se replia sur ses quartiers.

Le lendemain, l'armée poursuivit sa marche et prit la route de Tacuba, située à quelques milles seulement de distance. Elle se trouva fort incommodée par des partis indiens qui, exaspérés à la vue du butin dont les Espagnols étaient chargés, attaquèrent plusieurs fois ses flancs et son arrière-garde. Cortés usa contre eux, comme dans sa première expédition, d'un de leurs propres stratagèmes, mais avec moins de succès cette fois; car il tomba avec toute sa cavalerie dans une embuscade qu'ils lui avaient à leur tour préparée. Il n'était pas encore assez versé dans leur astucieuse tactique. En un moment, les cavaliers espagnols furent enveloppés de toute part et séparés du reste de l'armée. Mais éperonnant leurs vaillantes montures, et chargeant en colonne serrée, ils parvinrent à rompre les rangs indiens, et à s'échapper, en laissant toutefois derrière eux deux Espagnols. C'étaient les serviteurs particuliers de Cortés, qui l'avaient fidèlement suivi pendant toute la campagne. Il fut profondément affecté de leur perte, surtout en songeant au terrible sort qui les attendait. Lorsque sa petite troupe rejoignit sous les murs de Tacuba l'armée qui avait fait halte, et à qui son absence causait une certaine anxiété, les soldats furent étonnés de l'air abattu de leur chef, dont l'émotion se trahissait trop visiblement (22).

Le soleil était encore élevé sur l'horizon lorsque les Espa-

(21) « Y Ilégamos á una albarrada, que tenian hecha en la calzada, y los peones comenzáronla á combatir; y aunque fue muy recia, y hubo mucha resistencia, y hiriéron diez Españoles, al fin se la ganáron, y matáron muchos de los enemigos los aunque ballesteros, y escopeteros quedáron sin pólvora, y sin saetas. » *Rel. terc., ubi sup.*

(22) « Y estando en esto viene Cortés, con el qual nos alegrámos, puesto

gnols entrèrent dans l'ancienne capitale des Tépânèques. Le premier soin de Cortés fut de monter sur le principal *teocalli* pour observer le pays d'alentour. C'était un admirable point de vue qui commandait la capitale, à une lieue de distance, et ses environs immédiats. Cortés était accompagné alors d'Alderete, le trésorier, et de plusieurs autres cavaliers, qui avaient rejoint récemment sa bannière. Le spectacle était encore nouveau pour eux, et lorsqu'ils contemplèrent cette majestueuse ville, avec son grand lac couvert de canots et de barques se croisant de tous côtés, les uns chargés de guerriers, les autres de marchandises, ou de fruits et de légumes, destinés aux marchés de Tenochtitlan; ils ne purent retenir leur admiration, et déclarèrent hautement que la main seule de la Providence avait pu conduire leurs compatriotes jusqu'au cœur de ce puissant empire (23).

Au milieu de ce groupe de cavaliers livrés à l'admiration, le front seul de Cortés était couvert d'un nuage, et les soupirs qui s'échappaient de son sein indiquaient assez la tristesse de ses pensées (24). « Consolez-vous, lui dit un des cavaliers, s'approchant de lui et cherchant à le distraire de la perte qu'il venait de faire; il ne faut pas prendre cet accident trop à cœur; ce n'est après tout que la fortune de la guerre. » La réponse du général montra quelle était la véritable nature de ses préoccupations. « Je vous prends à témoins, dit-il, des fréquents efforts que j'ai faits pour persuader à cette capitale de se soumettre paisiblement. Je suis

que el venia muy triste y como lloroso. » Bernal Díaz, *Hist. de la conq.*, cap. 143.

(23) « Pues quando viéron la gran ciudad de México, y la laguna, y tanta multitud de canoas, que unas iban cargadas con bastimentos, y otras iban á pescar, y otras valdías, mucho mas espantáron, porque no las auian visto, hasta en aquella façon; y dixéron, que nuestra venida en esta Nueva-España, que no eran cosas de hombres humanos, sino que la gran misericordia de Dios que nos sostenia. » Bernal Díaz, *ubi sup.*

(24) « En este instante, suspiró Cortés cõ vna muy grã tristeza, mui mayor q' la q' de antes traia. » Bernal Díaz, *loc. cit.*

plein de douleur quand je songe aux fatigues et aux dangers que mes braves compagnons auront à souffrir avant qu'elle soit à nous. Mais le temps est venu de mettre la main à l'œuvre (25). »

Il est évident que Cortés et tous ses compagnons se croyaient engagés dans une sainte croisade, et qu'à part toutes les autres considérations, ils pensaient ne pouvoir mieux servir Dieu qu'en plantant l'étendard de la croix sur les tours de ces temples arrosés du sang des victimes du paganisme. Mais on comprend le sentiment de regret et de tristesse que dut éprouver le général espagnol en contemplant cette scène alors si riante, et en songeant à la prochaine tempête qui devait faire périr toutes les espérances de la civilisation mexicaine. Quel spectacle que celui du conquérant déplorant ainsi en silence les désastres inévitables de la conquête ! Ses soldats, peu accoutumés à de pareilles preuves de sa sensibilité, en furent profondément émus, et c'est le sujet de plusieurs de ces chants nationaux où les poètes castillans du vieil âge se plaisaient à rappeler les héros favoris de leur pays, — romances et ballades qui, tenant le milieu entre la tradition orale et la chronique, sont devenus d'aussi impérissables monuments que la chronique elle-même (26).

Tacuba était le point où Cortés s'était arrêté lors de sa

(25) « Y Cortés le dixó, que ya veia quantas vezes auia ambiado á Mexico, á rogalles con la paz, y que la tristeza no lo tenia por solo vna cosa, sino en pensar en los grandes trabajos en que nos auiamos de ver, hasta tornar á señorear; y que con la ayuda de Dios presto lo porñiamos por la obra. » Bernal Díaz, *ubi sup.*

(26) Díaz donne les premières *redondillas* de la *romance*, que je n'ai pu trouver dans aucune des collections imprimées :

En Tacuba está Cortés,
Cõ su esquadron esfordado,
Triste estaua, y muy penoso,
Triste, y con gran cuidado.
La una mano en la maxilla,
Y la otra en el costado, etc.

Littéralement : « Cortés était à Tacuba avec son vaillant escadron ; il était

première expédition du côté septentrional de la vallée. Il avait donc achevé le tour entier du grand lac; il avait reconnu plusieurs des approches de la capitale, et inspecté de ses yeux les dispositions faites pour sa défense. Il n'avait aucun motif pour prolonger son séjour à Tacuba, où le voisinage de Mexico devait bientôt attirer contre lui toute sa belliqueuse population.

Le lendemain au point du jour, Cortés se remit en marche et prit la route déjà suivie dans sa première expédition, au nord des petits lacs. Il fut moins inquiet par l'ennemi que les jours précédents, circonstance due en partie, peut-être, à l'état du ciel, qui était très-orageux. Les soldats, dont les vêtements étaient appesantis par l'humidité, marchaient péniblement dans la boue des routes inondées par les torrents. Une nuit même, à ce que nous apprend le chroniqueur militaire de l'expédition, les officiers négligèrent de faire la ronde autour du camp, et l'on se dispensa de placer des sentinelles. La violence de la tempête semblait une protection suffisante, et pourtant le destin de Narvaez avait dû leur apprendre à ne pas se fier aux éléments.

A Acolman, sur le territoire des Acolhues, ils furent rejoints par Sandoval, par le cacique allié de Tezcuco, et par plusieurs cavaliers récemment arrivés des îles, qui leur apprirent que le canal était achevé, les brigantins grésés, armés et prêts à être lancés sur le lac. Rien ne retardait donc plus l'ouverture des opérations contre Mexico. — Avec cette bonne nouvelle, Cortés et ses légions victorieuses entrèrent pour la dernière fois dans la capitale des Acolhues, après avoir mis trois semaines à achever le tour de la vallée.

triste et très-affligé, triste et plein d'anxiété, une main sur la joue, l'autre sur le côté, etc.

CHAPITRE IV.

CONSPIRATION DANS L'ARMÉE.

— LES BRIGANTINS SONT LANCÉS SUR LE LAC. — REVUE DES TROUPES.

— EXÉCUTION DE XICOTENCATL. — MARCHÉ DE L'ARMÉE.

— COMMENCEMENT DU SIÈGE.

1521.

Au moment même où Cortés reconnaissait en personne le territoire de la vallée, avant d'entreprendre le siège de la capitale, un parti remuant travaillait en Espagne à renverser son autorité et à faire avorter en même temps tous ses plans de conquête. La renommée de ses exploits, répandue non-seulement dans les îles, mais encore en Espagne et dans plusieurs contrées de l'Europe, y avait excité une admiration générale pour l'indomptable énergie d'un homme qui pouvait soutenir si longtemps, et pour ainsi dire avec son bras seul, une pareille lutte contre le puissant empire des Indes.

L'absence du monarque espagnol, qui avait quitté ses états pour aller se faire couronner empereur d'Allemagne, et les troubles de la guerre des Comuneros, peuvent seuls expliquer la lenteur et l'indifférence que mit le gouvernement dans la poursuite de cette grande entreprise. Il faut attribuer aux mêmes causes le peu d'attention que rencontrèrent les plaintes de Velasquez et de Narvaez, malgré l'appui d'un aussi puissant avocat que l'évêque Fonseca, président du conseil des Indes. Les rênes du gouvernement étaient tombées dans les mains d'Adrien d'Utrecht, précepteur de Charles, et plus tard pape, homme instruit et doué de quelque sagacité, mais timide dans sa politique, et parfaitement incapable de cette décision qui caractérisait le hardi génie de son prédécesseur le cardinal Ximénès.